



Cahiers de l'Urmis

13 | 2011

Les migrations dites "de transit"

Présentation du numéro : « Transits, etc. »

Philippe Poutignat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/urmis/948>

ISSN : 1773-021X

Éditeur

Urmis-UMR 7032

Édition imprimée

Date de publication : 4 octobre 2011

ISSN : 1287-471X

Référence électronique

Philippe Poutignat, « Présentation du numéro : « Transits, etc. » », *Cahiers de l'Urmis* [En ligne], 13 | octobre 2011, mis en ligne le 14 octobre 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/urmis/948>

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.



Les contenus des *Cahiers de l'Urmis* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Présentation du numéro : « Transits, etc. »

Philippe Poutignat

- 1 Le dossier thématique de ce numéro des *Cahiers de l'Urmis* regroupe quatre articles tirés de communications présentées au Colloque « Migrations de transit en Afrique, dynamiques locales et globales, gestion politique et expériences d'acteurs », à Nice en décembre 2009. L'objectif de ce colloque était de confronter les résultats du programme Mitrans¹, dont les recherches ont porté sur le développement des circulations à l'intérieur et à partir du continent africain dans le contexte de la fermeture des frontières, aux résultats de chercheurs travaillant sur des thèmes proches en Afrique mais aussi sur d'autres continents.
- 2 On ne s'étonnera donc pas de trouver, pour ouvrir ce dossier, un article portant sur *les transits* au Surinam des migrants en provenance d'Haïti à destination de la Guyane. Le pluriel ici s'impose pour tenir compte des différentes modalités du passage et de leurs effets sur les projets migratoires. Parmi la multiplicité des trajectoires décrites par Maud Laëthier², le devenir des migrants haïtiens qui, en s'appropriant les usages de la frontière le long du fleuve Maroni se transforment en migrants transfrontaliers, est une bonne illustration de la façon dont les pratiques du transit contribuent à reconfigurer « les formes, les temps et les espaces de la circulation migratoire ». Cependant, comme le souligne l'auteur, la variabilité des expériences du passage en impliquant « le jeu des possibles autour de la mobilité et de l'ancrage », ne va pas sans mettre en question la notion même de « transit ».
- 3 Notion, en effet, dont les limites sont nécessairement floues parce qu'en tant que catégorie de la pratique, elle est immergée dans des contextes spécifiques où elle prend des significations multiples. À l'évidence le petit nombre d'articles ici présentés ne permet pas de rendre compte de cette multiplicité dans toutes ses dimensions telles qu'elles ont été explorées par l'ensemble des recherches présentées au colloque (et qui trouveront une exposition plus systématique dans un livre à paraître³). Il suffit cependant pour indiquer que l'on a affaire, avec le « transit », (les « pays de transit », les « migrants

de transit »...etc), à une « notion grossièrement formée », comme aurait dit Durkheim, plutôt qu'à un concept analytique.

- 4 Eleonora Castagnone dont l'article rend compte de résultats d'enquêtes quantitatives sur la migration sénégalaise dans trois pays européens et sur le continent africain, affronte de face ce problème de définition pour la construction de ses données. En procédant à une analyse critique du contexte théorique, elle souligne après, et avec, nombre d'auteurs, notamment Düvell⁴, le caractère à la fois flou et politisé du « concept » de migration de transit. Dans le contexte de l'externalisation des politiques migratoires de l'Union européenne, la notion est utilisée comme « nom de code » pour désigner la migration irrégulière, et véhicule des biais qui sont autant de pièges analytiques et méthodologiques. Ainsi par exemple, outre l'irrégularité, son caractère euro-céno-centré : le phénomène du transit prendrait place nécessairement en Afrique lors des étapes préliminaires à la migration dont on présuppose la destination finale en Europe. Le choix de traiter les « transits » comme phases dans des carrières de migrants met à distance ces préconceptions. Les pays de transit, comme ceux de destination, peuvent être aussi bien africains qu'européens.
- 5 Il n'en demeure pas moins que l'opérationnalisation de la variable « transit » ne va pas sans soulever ses propres difficultés conceptuelles (elles ont cependant le mérite d'être alors explicitées). Il en est ainsi du choix de faire dépendre cette qualification des déclarations d'intention des migrants. De fortes raisons militent pour considérer que le « transit » ne se révèle qu'à posteriori et que, corrélativement, les « intentions » sont variables et peuvent se recomposer avec le projet migratoire à la lumière des expériences, des événements et des rencontres d'une migration par étapes.
- 6 Ce dernier point, justement, constitue l'objet propre de l'article d'Henri Yambene Bomono que sa démarche résolument qualitative et inductive amène à pister les migrations camerounaises à travers le Sahara. En combinant observations et entretiens biographiques étalés sur une longue période, en ayant recours à des « entretiens électroniques » avec des personnes demeurées en contact avec lui, grâce, enfin, à l'exploitation de documents personnels (lettres, fax), il vise à reconstituer la façon dont l'information circule le long d'itinéraires « parsemés d'embûches et impliquant de multiples réseaux de sociabilités aux logiques variées ».
- 7 Des profils de la centaine de migrants sur lesquels a porté son enquête, celui qu'il qualifie de migrant « nanti » (« que l'obsession du départ amène à quitter un emploi enviable ») est le plus saillant. Se trouve ainsi mis en relief la part essentielle que prend l'imaginaire et le désir d'une autre vie. Cette détermination à atteindre Mbeng⁵ « à tout prix » se retrouve dans les récits recueillis. Leurs protagonistes multiplient des tentatives qui aboutissent, bien souvent, à des refoulements qui rallongent les itinéraires et contribuent à l'édification des lieux de transit dont l'auteur s'emploie à souligner les nombreuses fonctions.
- 8 Un des ces lieux, le *ghetto* « camerounais » de Magnambougou à Bamako, figure également dans l'article de Clara Lecadet qui rend compte des efforts de certains de ses habitants pour, suite à un refoulement du Maroc ou d'Algérie, faire connaître l'extrême précarité de leur situation et exister sur la scène sociale et politique. Ils rejoignent ainsi les actions des associations de migrants qui, au Mali, ont fait de l'expulsion une question politique, tout en contribuant à mettre en avant l'hétérogénéité des situations qu'elle recouvre. Clara Lecadet, tenant compte elle-même de cette diversité, analyse les différentes formes prises par « le paradigme théâtral de la présence » dans les mobilisations associatives autour de

l'expulsion en vue de transformer la pluralité des expériences individuelles, vécues dans la honte, en un « référent collectif ». L'émergence d'une parole et d'une cause propres aux expulsés par le biais du théâtre demeure fragile car toujours susceptible d'être réappropriée par des formes de médiation humanitaires et politiques plus classiques. Si les références de Clara Lecadet sont explicitement chez Rancière et Derrida, ses observations minutieuses de la mise en œuvre des dispositifs théâtraux sont autant de données sur des contextes de « micro-mobilisations » susceptibles d'éveiller chez le lecteur, à propos des questions sous-jacentes à son article (comment « se dramatiser, se représenter et se symboliser comme sujet politique ? »), les échos de théorisations complémentaires⁶. On ne saurait cependant oublier que ces questions sont posées à propos de ceux que les politiques restrictives en matière d'immigration tendent à rendre invisibles dans l'espace commun, les « sans part », selon la formulation de Rancière ; à propos aussi de ceux dont on pourrait dire qu'ils sont, suite à une expulsion, « en transit » dans leur propre pays.

- 9 Si les « migrations de transit » et les « migrants de transit » sont apparus comme « problèmes » sociaux et politiques dans le contexte de la fermeture des frontières, un des objectifs de la recherche aura été de s'affranchir de définitions unilatérales par la clandestinité (selon, justement, un point de vue de gardes-frontières). Il est notable que dans leur diversité les quatre articles réunis dans ce numéro des *Cahiers de l'Urmis* relèvent tous de cet effort sociologique de construction autonome de l'objet ; que ce soit, comme chez Castagnone, de façon durkheimienne, par la recherche de définitions explicites ; que ce soit par l'exposition raisonnée des situations dans lesquels le « transit » se manifeste comme un phénomène orientant les pratiques des migrants, informant leurs projets migratoires ou encore leur positionnement dans l'espace social et politique.

NOTES

1. Programme de recherche soutenu par l'ANR, (2006 à 2009), mené en collaboration entre des chercheurs de l'Urmis (universités de Nice Sophia-Antipolis et Paris 7 Denis Diderot), des universités de Rouen et du Havre, de l'Institut français en Afrique du Sud, et de la *Wiswaterstrand University* de Johannesburg.
2. Soulignons la parution de l'ouvrage de Maud Laëthier : *Être migrant et Haïtien en Guyanne*, CTHS ("Le regard de l'ethnologue, n° 26), Paris, 2011.
3. Jocelyne Streiff-Fenart et Aurélia Segatti (eds.) : *The Challenge of the Threshold : Border Closures and Migration Movements in Africa*, Lexington Books, Lanham, Maryland, 2011.
4. Franck Düvell : *Crossing the fringes of Europe : Transit migration in EU'S neighbourhood*, Center on Migration, Policy and Society, Working Paper n° 33, Oxford, 2008.
5. Selon l'auteur : "France ou par extension l'Europe, dans le jargon camerounais". Notons que cette locution (Mbeng ou Beng) se retrouve chez les ghettomen ivoiriens étudiés par Éliane de Latour, dont les travaux sont d'ailleurs mentionnés dans l'article pour faire ressortir les affinités des imaginaires propres aux "aventuriers" ivoiriens et camerounais. En Côte d'Ivoire, Beng désigne le "centre de gravité de l'homme moderne" ("l'Europe et le Nord par extension") : "On appelle Benguistes les migrants qui vont au Nord, les nouveaux aventuriers de l'Europe". Éliane

de Latour en donne une étymologie proprement ivoirienne (cf. "Héros du retour", *Critique internationale* n° 19 - avril 2003). La diffusion de ce terme est en elle-même une question de recherche qui mériterait d'être élucidée.

6. Qu'on pourra trouver notamment au chapitre 11 de D. Cefaï, *Pourquoi se mobilise-t-on ?*, La Découverte/Mauss, Paris, 2007.